

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE



Revue Spécialisée en Études Heideggériennes

numéro 7 – 2019

Editée par www.respeth.org

ISSN 2311-6145

www.respeth.org, 2019

22 BP 1266 Abidjan 22 (Côte d'Ivoire)

Email : publications@respeth.org

Tél. : 00225 09 62 61 29 00225 40 39 26 95 00225 09 08 20 94

ORIENTATIONS DE LA REVUE

RESPETH est une Revue (en version électronique et papier) de recherches sur Martin HEIDEGGER. Elle est rattachée aux Universités d'Abidjan-Cocody (Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY) et de Bouaké (Université Alassane OUATTARA) de la République de Côte d'Ivoire. C'est une revue internationale à caractère philosophique qui paraît une fois l'an (en édition régulière). En dehors de cette édition régulière, pourront apparaître, en éditions spéciales, les Actes de Colloques, les Conférences et Ateliers. Les textes que la revue publie proviennent des divers horizons qui composent le vaste champ des disciplines littéraires, artistiques et des sciences humaines et sociales ayant été influencées par la pensée du philosophe Martin HEIDEGGER.

La revue *se propose de promouvoir et soutenir* le développement et la compréhension de la pensée de M. HEIDEGGER. Elle encourage la production de textes de synthèse, de réflexions critiques qui valorisent les contributions et les limites de la philosophie de Martin HEIDEGGER, des façons améliorées, novatrices ou des commentaires et des analyses critiques explicitant des questions d'ordre théorique, méthodologique, éthique, épistémologique ou idéologique se rapportant à la pensée du philosophe :

- * Des réflexions d'ordre théorique axées sur des études portant sur les thèmes liés à la philosophie de Martin HEIDEGGER ;

- * Des travaux de phénoménologie restituant les influences aristotéliennes, kantienne, hégélienne, husserlienne, etc., sans oublier celles des penseurs antiques grecs, subies par Martin HEIDEGGER et ses héritiers ;

- * Des apports de type herméneutique interprétant, dans un sens plus ou moins heideggérien, les textes philosophiques ;

- * Des critiques de portée éthique ou/et idéologique de la philosophie de Martin HEIDEGGER, en ses rapports à la société contemporaine et aux mondes non-occidentaux.

- * Des articles synthétisant ou établissant l'état des connaissances, retraçant l'évolution de la pensée de HEIDEGGER, ou inclinant la philosophie héritée de Martin HEIDEGGER vers de nouveaux horizons ;

- * Des comptes rendus d'ouvrages portant sur Martin HEIDEGGER.

RESPETH se propose aussi de publier les travaux primés dans le cadre du concours pour le Prix d'Excellence DIBI Kouadio Augustin.

Il existe des revues scientifiques traitant spécifiquement de la philosophie de Martin HEIDEGGER, certes. Et s'il existe des espaces de débats sur les possibilités qu'ouvrent la pensée de HEIDEGGER et ses influences dans le monde actuel, il convient de souligner qu'ils ne sont pas en assez grand nombre. La revue RESPETH se présente ainsi comme une ressource importante pour les chercheurs, les professeurs et étudiants qui s'intéressent au devenir de la philosophie d'influence heideggérienne.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOI, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Congo-Brazzaville
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE LECTURE

Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherbrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
Raoul KOUASSI Kpa Yao, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOI, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Congo-Brazzaville
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE RÉDACTION

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire

REDACTEUR EN CHEF :

Jean Gobert TANOI, Prof. Titulaire, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

Séverin YAPO, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Léonard KOUASSI Kouadio, Institut National du Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle, Côte d'Ivoire

MEMBRES :

Alexis KOFFI Koffi, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Christophe PERRIN, Université Paris-Sorbonne, France
Élysée PAUQUOUD Konan, Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest, Côte d'Ivoire
Oscar KONAN Kouadio, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Pascal ROY-EMA, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Sylvain CAMILLERI, Université Catholique de Louvain, Belgique

RESPONSABLE TECHNIQUE :

Raoul KOUASSI Kpa Yao, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

SOMMAIRE

Pourquoi Heidegger ?	9
TECHOU (Roland), Heidegger et la nouvelle tonalité affective de l'être humain.....	11
REGNIMA (Ouandé Armand), Sur la question de la technique : Distance et Proximité entre Jacques ELLUL et Martin HEIDEGGER.....	24
NANOU (Mamboh Mathieu), De la technique comme onto-phénoménologie à l'ère moderne.....	43
KOMENAN (Gervais Kouassi), De l'essence de la parole chez Martin Heidegger.....	58
KOUASSI (Kpa Yao Raoul), La critique du rejet heideggérien de l'<i>a priori</i> kantien.....	73

POURQUOI HEIDEGGER ?

Dans la langue de sa pensée, Heidegger dit que l'Être est la présence du présent ; cela apparaît comme une explicitation de cette catégorie fondamentale de la métaphysique occidentale. Qu'une Revue scientifique, en terre africaine, soit consacrée à rendre explicite l'intuition du dernier des grands penseurs de l'être, n'implique pas moins une question importante qu'il faudrait immédiatement poser, à savoir : Y a-t-il un intérêt à réfléchir, avec Heidegger, sur le sens et la vérité de l'être, pour des êtres dont l'histoire consciente demeure encore très problématique dans l'imaginaire de beaucoup de blancs ? Cette question, en se la posant, ne s'inscrit nullement dans un conflit d'identité ou de capacité historique ; elle vise plutôt à scruter un implicite qui structure tout grand philosophe : Le rapport de la conscience aux choses. Ce rapport ne peut être esquivé, sous aucun prétexte, pour autant que l'homme, quelle que soit sa particularité individuelle ou collective, ne peut pas ne pas comprendre que le point de départ de l'histoire s'inscrit nécessairement dans ce rapport. Au fond, au-delà de tout ce qui nous préoccupe, et qui peut parfois devenir objet de divergences ou même de conflits, souvent violents, il y a une chose qui nous détermine tous : nous sommes des consciences devant les déterminités. Et la conscience ne parvient à sa vérité que dans une appartenance essentielle au Concept, comme expression d'une pensée substantielle de son rapport aux choses. De ce point de vue, ce rapport n'est pas un simple rapport, il est si complexe qu'une complaisance à son égard influence négativement la marche dans l'histoire de tout peuple. La qualité de cette marche est donc déterminée par le sérieux et la profondeur avec lesquels l'on se pense dans la présence des choses. Husserl, dont la philosophie est une réappropriation de la conscience, dans son essentialité, nous permet de bien comprendre qu'une pensée rigoureuse ne peut se dispenser de la vérité de la conscience dans son rapport aux choses, d'où la nécessité fondamentale de l'époché, pour accéder au moi transcendantal ; car une conscience encombrée de psychologisme rend impossible l'effectivité exacte de celle-ci dans son intentionnalité. C'est la réduction transcendantale pour désobstruer le rapport de la conscience aux

choses. Le retour aux choses ou "droit aux choses mêmes", comme idée substantielle de la phénoménologie husserlienne, est le retour de la conscience dans sa pureté originelle, seul gage pour rendre la philosophie, c'est-à-dire le Concept, à sa propre vérité, comme science rigoureuse. Le célèbre article de Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, paru en 1911, en donne la pleine mesure. La conscience, étant le fondement premier de toute science, y compris la philosophie en premier, exige d'être pensée en soi, comme conscience transcendantale, pour donner au Concept toute la rigueur de son sens. La rigueur de la conscience, qui s'atteste dans la réduction phénoménologique, chez Husserl, traverse toute la pensée de Heidegger, qui l'enracine dans une expérience plus originaire et plus originelle, celle avec l'Être.

Quand j'essaie de faire attention à mon environnement, je vois les choses-ci : à côté, un chien ; devant, une maison ; plus loin, un arbre. Ces choses seraient-elles spécifiques à mon environnement ? N'existeraient-elles pas ailleurs, à des milliers de kilomètres, à Katmandou au Népal par exemple ? Si, mais, on pourrait objecter que mon chien n'est pas le même que celui du Népal. Sans doute, mais si on admet que mon chien et celui du Népal sont des chiens, il va sans dire que quelque chose de plus profond les détermine, de telle manière que, malgré l'évidente différence, ils demeurent des chiens. Notre pensée, qui les identifie comme chiens, se pose sur la réalité non perceptible, qui, dans sa profonde vérité, permet de déterminer le chien comme chien. Ainsi, la pensée, dans son propre, se conçoit et se fonde sur le non-présent, en tant qu'il est l'indéterminable dans le déterminable-présent. Et c'est là toute la pertinence du penser heideggérien. La tentation constante d'être envahie par le présent empêche la pensée de se déployer rigoureusement pour donner à la conscience toute sa vérité.

Penser la pensée, dans son appartenance à l'Être, pour la préserver de l'invasion de l'étance, reste une idée éternellement "jeune", qui implique, sans aucun doute, la préservation absolue de l'identité essentielle, sans laquelle, de toute évidence, rien de substantiel ne peut être construit, pour donner à

l'histoire la plénitude de son sens. La question de la pensée est une question d'humanité qui ne saurait être circonscrite à une aire géographique, dans la mesure où le rapport de l'homme à l'étant est un rapport qui structure, de manière universelle, son existence.

Mieux, penser la pensée pour mieux la rendre à l'homme, afin de lui permettre d'habiter, dans la sérénité, la terre, où l'étant devient absolu, exige une méditation sur le rapport de l'étant à l'être. Un rapport dans lequel l'étant est dans la dépendance de l'être. L'étant se structure dans une articulation nécessaire à l'être. Cette nécessaire articulation, disloquée par la métaphysique de l'étant, est si absolue que Heidegger, dès les premières pages de *Être et Temps*, fait le constat suivant : « La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli » (Heidegger, 1986, p. 25). Mais au préalable, il n'a pas manqué de dire ceci, dont la gravité permet de mesurer tout l'enjeu de sa pensée : « Avons-nous une réponse à la question de savoir ce que nous voulons dire exactement avec le mot « étant » ? Aucunement. Dans ces conditions, il faut poser en termes tout à fait neufs la question du sens de l'être. Sommes-nous donc seulement aujourd'hui encore dans l'aporie de ne pas entendre l'expression « être » ? Aucunement. Dans ces conditions, le plus urgent, c'est de réveiller une entente pour le sens de cette question » (Idem, p. 21). Il s'agit, alors, de pousser à fond le rapport de l'homme au savoir pour qu'advienne et se maintienne, sans prétention et de manière définitive, son essence pensante, si tant est que rien ne peut possibiliser son existence, s'il n'est radicalement établi dans cette essence. Car, dit Heidegger, « savoir est la sauvegarde pensante de la garde de l'être » (Heidegger, 1958, p. 420). Cette garde, dans laquelle l'homme accomplit la splendeur de son humanité, n'est spécifique à aucune race et à aucun continent, sauf si nous admettions que la pensée ne serait pas le propre de l'homme. Pour avoir commencé en Grèce que Hegel qualifie comme le point lumineux de l'histoire universelle, la pensée, dans l'appartenance à son essence, comme objectivation rigoureuse et profonde de la conscience dans son rapport aux choses, déborde la seule Grèce, et poursuit sa marche radicale, vers le lieu essentiel où l'homme est pleinement chez soi. Peu importe la manière avec laquelle elle parvient aux peuples, qu'elle soit

embastillée dans un impérialiste colonial, il nous faut l'accueillir, avec grande sérénité et lui permettre de croître dans le secret de sa puissance, qui rend puissants les peuples qui savent la contempler dans la splendeur de sa vérité. Là se trouve, paradoxalement, l'authentique chemin de liberté, parce qu'est libre celui qui se déploie dans la Libre-Étendue, où sont brisées les idoles de nos excessifs particularismes et de nos primitivités, dénuées du saut qualitatif, nous empêchant ainsi de saisir la profondeur de cette idée heideggérienne : Là où croît le péril, là aussi croit ce qui sauve. Ce qui suppose qu'il faut, dès la départ, écarter, avec une violence salutaire, l'idée d'une rationalité multiple, comme si "un plus un" feraient, ailleurs, autre chose que deux. La logique n'est ni culturelle, ni géographique, c'est le propre de l'esprit ; et l'essence de l'esprit, selon Hegel, réside dans la conscience de soi, conscience parvenant à son contenu comme Concept. Ce Concept est grec ; et nous sommes, pour ainsi dire, des Grecs. Serait-il scandaleux d'affirmer pareille chose ? Ne faudrait-il pas revendiquer autre chose que la grécité, surtout que la Grèce actuelle est menacée de faillite, en raison de profondes difficultés économiques ? Aussi, pourrions-nous ironiser, de telles difficultés ne trouvent-elles pas leur fondement ultime dans un certain « oubli de l'Être » ? Y a-t-il donc, aujourd'hui, honneur à défendre une filiation grecque ? En bonne logique non, pas pour des raisons de grandeur économique, mais parce qu'un Noir ne peut pas avoir un ancêtre Blanc, alors qu'il n'est pas mulâtre. Alors que veut dire "nous sommes des Grecs ?" Heidegger nous donne l'excellente réponse : « Grec, cela ne signifie pas, dans notre façon de parler, une propriété ethnique, nationale culturelle ou anthropologique ; grec est le matin du destin sous la figure duquel l'être même s'éclaircit au sein de l'étant et en laquelle une futuration de l'homme, qui en tant qu'historial, a son cours dans les différents modes selon lesquels elle est maintenue dans l'être ou délaissée par lui, sans pourtant jamais en être coupée » (Heidegger, 1958, p. 405).

Dans une Afrique, où, cinquante ans après les indépendances, pour la plupart des pays francophones, la question des États modernes demeure encore très préoccupante, en raison d'une appropriation non encore suffisante des concepts fondamentaux comme la justice, la liberté, l'égalité sociale et

politique, la rigueur au travail, concepts à partir desquels se construit tout peuple viable, une entreprise comme RESPETH, qui s'élève dans l'horizon de la pensée de l'Être, n'apparaît pas seulement juste mais nécessaire. Bien qu'elle ne soit pas au centre de la pensée heideggérienne, la pensée des valeurs et des exigences sociales et politiques ne sous-tend pas moins la question de l'être, si tant est que c'est au cœur d'un humanisme fondamental, comme pensée de l'Être, qu'émerge et acquiert consistance tout humanisme classique, comme valeurs humaines à promouvoir et à sauvegarder. Il serait, alors, prétentieux, de croire que la présente œuvre donnerait des directives à l'action de l'homme ; une telle orientation est, simplement, aux antipodes de la pensée de Martin Heidegger, pour qui la pensée est en soi une action radicale : « La pensée n'est pas d'abord promue au rang d'action du seul fait qu'un effet sort d'elle ou qu'elle est appliquée à La pensée agit en tant qu'elle pense. (...) Cet agir est probablement le plus simple en même que le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'homme à l'être » (Heidegger, 1966, p. 68). Pourquoi ? Parce que là où existent des distorsions sociales et des horizons historiques confus, la pensée ne s'est pas suffisamment accomplie, c'est-à-dire l'homme n'a pas, avec vigueur et rigueur, porté son essence dans la seule relation, qui lui donne tout son contenu, celle de l'être. Ne serait-il pas alors bien étonnant de montrer, avec rage, comme l'a fait Emmanuel Faye, que Heidegger est un théoricien du nazisme ? Ne serait-il pas tout à fait injuste d'enfermer le grand penseur de l'Être dans une courte séquence de sa vie (Six mois rectorat sous le régime des nazis), alors même que la commission de « Dénazification » (France-Lanord, 2013, p. 320-326) a eu lieu depuis le courant des années 1945-1949 ! L'image intime du philosophe de la Forêt Noire, qu'il convient tenir fermement, détruit radicalement le rectorat sous le nazisme. Pas plus que son génie de pensée ne peut être discrédité par son son histoire d'amour avec Hannah Arendt, pas plus les accointances avec le nazisme ne peuvent remettre en cause la profondeur de pensée du dernier des grands philosophes de notre temps. Le génie n'est pas Dieu ; et la grande intelligence n'est pas canonisation.

« Le présent est le rassemblement ordonnant et sauvegardant du présent en sa présence chaque fois séjournante » (Heidegger, 1958, p. 444). Apprendre à sauvegarder le présent pour habiter, de manière sereine l'humanité de l'homme, telle est, pour nous, l'absolue nécessité inescapable. Apprendre à penser, avec Martin Heidegger, ce n'est pas apprendre à spéculer, c'est apprendre à être radicalement humain ; seul l'humain pense en poète, c'est-à-dire la pensée qui élève l'homme dans une harmonie intégrale, parce que pensée de l'Être. Alors, reprenant Hölderlin, Heidegger pouvait écrire : « Plein de mérites, c'est pourtant poétiquement que l'homme habite la terre ». Puissent nos présents « Pas » demeurer dans l'ouvert irradiant de l'Être, pour qu'advienne l'effectivité historique du Concept Vivant.

Jean Gobert TANOH

DE L'ESSENCE DE LA PAROLE CHEZ MARTIN HEIDEGGER

Gervais Kouassi KOMENAN

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

kkouassigervais@gmail.com

Résumé : Toute la métaphysique refondatrice de Heidegger est une réflexion du sens de l'Être en tant qu'essence du tout de l'étant. En ce sens, reconnaît Heidegger que l'Être est toujours : « l'être de l'étant. » (Heidegger, 2000, p. 74.). C'est ce souci du dévoilement de l'essence de la parole qui vient nous rencontrer dans *Acheminement vers la parole*, ouvrage qui met en exergue l'Être comme fondement de la parole. Autrement exprimé, *Acheminement vers la parole* s'assigne la tâche d'élucider la parole en son essence en allant en l'eau profonde pour s'enraciner dans l'origine de la parole sans origine, dans l'épaisseur sans épaisseur qui fonde la parole en tant qu'étant.

Mots-clés : DÉVOILEMENT, ESSENCE, ÊTRE, FONDEMENT, PAROLE.

Abstract : All of Heidegger's refounding metaphysic is a reflection of the sense of the being. In this sense, Heidegger recognizes that the being is always: « the being of the being. » (Heidegger, 2000, p. 74.). It's this concern for the word that comes to meet us in routing to the word, a book which shows the being as the foundation of the word. Differently expressed forwarding to speech assigns the task to elucidate the speech in essence dripping underwater to root into the origin without origin, the thickness without thickness that make the speech as being.

Keywords: CONCERN, ESSENCE, BEING, FOUNDATION, SPEECH.

Introduction

Parmi tous les êtres qui peuplent la terre, seul l'homme est capable de parole. Par cette réalité, nous sommes en droit de dire que la parole fait partie intégrante de l'essence de l'homme. Autrement exprimé, l'homme se caractérise par son pouvoir et sa capacité de prendre parole. C'est en ce sens qu'on pourrait dire que : « ..., là où il y a l'humain, réside le sacré. Ici, le sacré est la parole. » (Kouassi, 2011, p. 135.). Par conséquent, la parole détermine en grande partie le genre humain. Percevant une telle réalité qui n'a plus besoin de discours, Heidegger affirme que : « L'homme possède la parole par nature. » (Heidegger, 1976, p. 13.). Cependant nous sommes étonnés de l'entendre dire que l'homme ne parle pas seulement en parole. Donc, peut-il parler sans la parole.

Si donc, la parole est inhérente à la nature de l'homme, cela doit sous-entendre que l'homme ne parle pas parce qu'il veut ou désire parler. Mieux la possibilité du parler de l'homme est étrangère à sa propre volonté. Ici surgit une surprise. Si se taire constitue la manifestation de la volonté de l'homme, car l'animal ou le bébé ne peuvent se taire, quant à la parole, celle-ci ne relève-t-elle pas aussi immédiatement de la volonté humaine ? Comment peut-on comprendre que le parler du genre humain est antérieur à la volonté de chaque individu ? Sans doute, Heidegger pense au sens des philosophes du contrat qui estiment que nous acquerrons tout de la société comme le déclare Auguste Comte en ces paroles : « Tout en nous appartient (...) à l'humanité ; car tout nous vient d'elle, vie, fortune, talent, instruction, tendresse, énergie. » (Comte, A., 1966, p. 194). Ce qui est certain, c'est que comme tout autre homme, Heidegger reconnaît que la parole définit l'homme puisqu'il écrit : « L'homme est homme en tant que celui qui parle. » (Heidegger, 1976, p. 13). Face à ces propos qui peuvent nous désespérer, nous n'avons pas besoin de paniquer. Adressons tout de suite la question à Heidegger : d'où nous vient alors la parole ? Dans cette question, n'est-ce pas le fondement de la parole qui est du coup interrogé et qui doit nous faire signe ?

1. L'HOMME ET LA PENSÉE CLASSIQUE DE LA PAROLE

Puisque c'est l'homme qui est reconnu possesseur de la parole, il va s'en dire que c'est auprès de lui que l'on peut rencontrer la parole dans la mesure où : « L'homme est le citoyen du discours. » (Châtelet, 1965, p. 89.). Dépositaire de la parole, celle-ci appartient à l'homme. Ce point de vue n'est pas à discuter. Mais qu'est-ce que la parole ? Cette question a toujours visé chez Heidegger le fondement compris comme essence. Le questionnement qui tente de saisir la parole comme telle, s'oriente davantage vers le fin fond de la parole. Il s'agit pour nous de penser l'essence de la parole. Mais qui ne sait pas qu'en parlant, la parole vient de l'homme ? Alors, notre question reçoit d'ores et déjà la réponse attendue. Par conséquent, la méditation de l'essence de l'homme introduit l'homme au site de l'être de la parole. Il s'agit pour nous les hommes de nous recueillir sur nous-mêmes. En effet, notre

préoccupation peut se formuler comme suit : « Qu'en est-il de la parole ? Comment la parole vient-elle à être en tant que parole ? » (Heidegger, 1976, p. 15.). Par cette interrogation, Heidegger relance le débat. Ces deux questions sauront mieux cadrer notre réflexion pour nous conduire à la terre promise. À la suite de ces questions, Heidegger rebondit pour dire que : « La parole est parlante. » (Idem). Cette réponse est vraie puisqu'on la parle d'ailleurs couramment. Mais en même temps elle ne saura nous satisfaire. Notre réflexion avec Heidegger se veut non seulement sérieuse mais aussi elle entend aller jusqu'au parler lui-même, à son secret. Une telle tâche ne saurait emprunter des raccourcis. Elle exige des efforts afin de pouvoir séjourner auprès et dans la proximité de l'être de la parole.

Ce que nous recherchons à travers cet exercice est le déploiement de la parole elle-même afin qu'elle nous confesse ce qu'elle a de plus intime, son être. Pour ce faire : « C'est à la parole que nous confions ce qu'est parler. » (Ibidem) et à rien d'autre. Nous refusons de déterminer la parole à partir d'autre chose qui n'est pas la parole, mais autre que la parole. Nous voulons forcer la parole à se dévoiler. Ce dévoilement est la quête de la fondation de la parole. Nous voulons savoir si la parole est son propre fondement ou sa fondation est tout autre qu'elle-même se trouvant ailleurs. « Que veut dire parler ? » (Heidegger, 1976, p. 16.). Nous savons que la parole consiste en un acte physique mettant en mouvement certains organes corporels émettant des sons pour se faire entendre. Parler est avant tout un acte de l'homme qui consiste à une production sonore servant de communication. La parole se décline en expression. Comme telle, la parole exprime le sentiment, l'émotion de l'homme. Parler revient à extérioriser une pensée. Ce suppose que parler, c'est s'exprimer. Dans ce cas la parole est un instrument à la portée de l'homme lui servant à rendre compte d'une idée jusqu'alors intérieure dans le but de la partager avec les autres.

Venant de l'homme, la parole sous cette forme comme le canal de dévoilement de l'intimité, de ce qui jusqu'alors, restait toujours inconnu parce qu'il demeure dans la nuit de soi. En affirmant que le parler est le propre de

l'homme, Heidegger soutient que : « Parler passe pour une activité de l'homme. » (Idem). Sans l'homme il n'aurait pas de parler. La parole provient de l'homme. C'est pourquoi c'est uniquement l'homme qui en est capable de parler une langue singulière. Cette approche de la parole remet en cause l'affirmation selon laquelle : « C'est la parole qui parle. » (Ibidem). Pour celui qui suit le fil conducteur de notre raisonnement, il comprend logique que c'est l'homme qui parle. Même des doctrines religieuses ont attribué l'origine de la parole à des divinités. Le but de la parole est de donner des informations comme le confirme le poème intitulé *Un soir d'hiver*. En sa troisième strophe nous lisons :

*Voyageur entre paisiblement ;
La douleur pétrifia le seuil.
Là resplendit en clarté pure
Sur la table pain et vain.* (Ibidem, p. 19.)

À travers cette strophe, le poète nous instruit sur des faits par l'évocation des noms qui abondent. Par ce poème, le poète décrit et peint une situation. Le poème devient un simple énoncé. Lorsque nous demandons qui parle dans ce poème d'*Un soir d'hiver* nous constatons que c'est le poète. Dans la parole, c'est l'homme qui parle. Au regard des mots, l'homme apparaît sans discussion le lieu de provenance de la parole. Seul l'homme parle. Jusqu'à présent la question qui nous guide est bien centrée : qu'est-ce que la parole pour qu'elle appartienne à l'espèce humaine ? En ce sens, nous avons choisi le poème *Un soir d'hiver* en vue de nous transporter à l'intérieur de la parole, là où la parole qui parle est située. Pour ce faire, l'on se demande : est-ce l'homme ou la parole qui parle ? Le poème *Un soir d'hiver* est censé nous apporter des indications assez claires. La parole vient du poète ; c'est lui qui a professé ces paroles. Quoi de plus normale de dire que c'est l'homme qui parle.

La première strophe s'énonce comme suit :

*Quand il neige à la porte,
Que longuement sonne la cloche du soir,
Pour beaucoup la table est mise*

Et la maison est bien pourvue. (Heidegger, 1976, p. 19.).

En écoutant cette strophe, le poète nous situe dans le temps surtout depuis le titre *Un soir d'hiver*. Il nomme des objets, décrit des événements représentables. Que veut dire alors nommer ? Nommer est un acte d'énumération en ce sens que dans la nomination l'homme attribue des noms comme des qualités aux choses.

Toujours dans la perspective de trouver le fondement de la parole, Heidegger nous transporte au cœur d'un autre poème intitulé *Le mot*. Ce poème est composé de sept strophes. Voici ce que dit le dernier vers de la dernière strophe : « Aucune chose ne soit, là où le mot faillit. » (Idem, p. 206). Ce vers nous envoie ailleurs que le premier poème. Dans ce second poème, point n'est question de l'homme mais plutôt le mot apparaît comme le site de l'étant. Désormais, c'est le mot qui sert à nommer l'étant à telle enseigne que là où le mot fait défaut, il ne peut avoir d'étant. Le dernier vers l'exprime très clairement. Le vers suscitait dit bien que rien ne peut être là où il n'y a pas de mot. Dans ce cas, c'est le mot qui porte la chose à être. Autrement dit, c'est le mot que l'étant vient s'affirmer dans son apparaître. Dans la parole, le mot fait surgir l'étant. Il va s'en dire que là où le mot manque, là également l'étant manque. Le mot sert à nommer c'est-à-dire à appeler les choses par leur nom.

Quotidiennement, nous faisons l'expérience des mots, soit par écrit, soit dans un discours oral. Les mots se présentent en tant que des choses perceptibles par les sens. On les entend par les oreilles quand ils sont prononcés, lorsque nous nous livrons à une méditation aussi bien que dans l'échange avec les autres. Nous les voyons aussi quand nous faisons des lectures. Les mots constituent nos fidèles compagnons sans lesquels la vie en communauté serait presque impossible. Où trouve-t-les mots ? Certainement dans les livres et dictionnaires. Dans ces documents nous rencontrons des séries de mots. Cependant, dans cette multitude de mots, rien ne nous révèle le "est" du mot. En ce sens, se demande Heidegger : « Où donc le mot est-il à sa place ? où le dire est-il chez lui ? » (Heidegger, 1976, p. 177). Nous reconnaissons que le mot qui nous renseigne sur les choses n'est pas lui-même la chose. Mais seulement, il nous dit que la chose est. Alors, l'on doit se

demander : « Mais qu'en est-il de cet « est » ? » (Idem). Cet « est » en question serait-il aussi une chose ?

À présent, tournons notre regard vers le « est » de l'étant. Nous nous rendons compte tout de suite que nous ne le trouverons nulle part, ni dans la chose, ni hors de la chose. Il est de toute évidence que le mot comme le « est » ne sont pas parmi les choses. Ce qu'il faut savoir, c'est que, bien que les mots ne sont pas en même temps les choses, il donne en tant que « es gibt ». Mais le mot, s'il donne, il : « donne quoi ? » (Ibidem, p. 148). Assurément : « Le mot donne : l'être. » (Ibidem). Donc, le mot, en offrant, devient du coup pourvoyeur dans la mesure où c'est à travers lui que la chose vient à notre rencontre. Comme c'est par le mot que la chose vient à être, alors : « Le mot seul confère l'être à la chose. » (Heidegger, 1976, p. 148.). Mais comment est-il possible que, le mot, dans toute sa simplicité, arrive-t-il à appeler une chose à être ? Heidegger se demande : « ...comment un simple mot est-il en état d'accomplir cela : amener quelque chose à être ? » (Ibidem)

2. L'ÊTRE COMME LE SITE DE LA PAROLE

La question : « qu'est-ce que la parole ? » (Okambawa, 2005, p. 98.) dans le lexique de Heidegger, ne se donne pas pour tâche de définir la parole. Cette question peut se transformer à la suivante : « D'où le mot prend-il pour cela sa convenance ? » (Heidegger, 1976, p. 150.). Pour plus de clarté, la question qui oriente la réflexion de Heidegger se résume en ceci : quel est le site de la parole ? Dans la phrase :

La parole est parlante. » surgit une autre question allant dans la même perspective que les premières. En effet, en écoutant Heidegger, sommes-nous tentés de demander : est-ce l'homme ou la parole qui parle ? En reconnaissant que « la parole est parlante », Heidegger entend signifier que « la parole parle. (Idem, p. 22.).

Alors, avec Heidegger, ce n'est plus l'homme qui parle mais plutôt la parole qui parle. Nous sommes déjà habitués au fait que c'est l'homme qui parle. Voilà alors une réponse étrange, à savoir que seule la parole parle. À la question donc : qui parle ? Heidegger estime que c'est la parole. Dès qu'il écrit : « La parole est parlante. Cela veut dire aussi et d'abord : la parole parle.

La parole ? et non l'homme ? » (Ibidem). N'oublions pas que notre souci est de saisir la parole à partir de la parole elle-même.

Pour comprendre la parole au sens de Heidegger, nous retournons les questions précédentes comme suit : qu'est-ce qui accorde la possibilité à l'homme de parler ? Sous cette forme de la question, pourrions-nous suivre convenablement Heidegger. Dans cette perspective de l'appréhension de la parole, percevons-nous clairement que l'homme ne fait que recevoir la parole. Car, « C'est seulement dans la mesure où les hommes sont à l'écoute, ayant place dans le recueil où sonne le silence, que les mortels sont capables, sur un mode qui leur soit propre, de parler en faisant retentir une parole. » (Heidegger, 1976, p. 34.). Par cette phrase, nous atteignons un point culminant de l'acheminement de notre réflexion. Il faut dès cet instant comprendre que l'homme apparaît comme un simple canal parlant c'est-à-dire celui à qui la parole a été adressée ou confiée.

La parole est destinée à l'homme sous forme de mission quand il la reçoit par bien l'écoute. L'homme est au service de la parole. Sans donc l'écoute, il ne peut avoir de parole chez l'homme. À la question, comment les mortels arrivent-ils à parler, Heidegger souscrit à l'idée selon laquelle, les hommes ont pouvoir de parler en répondant à l'écoute du recueil et « Chaque mot du parler mortel parle à partir d'une telle écoute, et parle en tant qu'une telle écoute. » (Idem, p. 37-38.). C'est dans l'écoute que les mots parviennent aux mortels, ceux-ci rendent ces mots en son.

Nous tenons à méditer l'essence de la parole en tant que lieu de sa provenance. À cet effet, Heidegger estime que : « Le langage nous refuse encore son essence, à savoir qu'il est la maison de la vérité de l'Être. » (Heidegger, 1983, p. 43.). De ce fait, questionnons-nous l'être de la parole par le dépassement du langage comme un simple réseau de communication. Dans cette quête de l'origine, Heidegger fait remarquer que : « La parole est la maison de l'être. » (Idem, p. 150.). Ce ne sont pas les hommes qui parlent dans l'entendement de Heidegger. La parole leur est confiée comme nous l'avons déjà signifié. De ce fait, l'homme ne peut se réclamer l'origine de la parole.

L'homme la reçoit dans l'appel de l'écoute. Puisque notre entretien entend saisir l'origine de la parole à travers la parole et rien d'autre, la méditation sur l'essence de la parole doit rester à l'écoute de celle-ci. Nous devons éprouver la parole conformément à notre intention qui est de situer la parole dans son site originel. Dans la conception classique, celui qui donne une information la porte après avoir fait l'expérience de la parole en son origine. Donc, c'est juste de dire que dans le déploiement de la parole, celle-ci est adressée aux hommes dans le silence avant de s'amplifier en écho sonore.

Poursuivant le site de la parole, nous partons du fait que lorsqu'à travers la langue composée de mots bien articulés, nous exprimons nos besoins par le véhicule des informations, mais d'où nous vient la parole que nous parlons ? Autrement dit : « Où donc la parole elle-même, en tant que parole, se fait-elle entendre ? » (Heidegger, 1976, p. 147.). Tout au long de notre réflexion, nous ne cessons de dire qu'à défaut de mot, rien ne peut être. C'est le mot qui porte par conséquent la chose à être conformément à ce que nous disions. C'est exactement par le mot que l'étant vient s'affirmer dans son apparaître. Le mot sert à nommer les choses. Or nommer, c'est attribuer un nom à quelque chose. C'est aussi appeler quelque chose par un nom. Et appeler, en tant que nommer, c'est attribuer un signe à quelque chose. En tant que signe, la nomination devient un signal ou une marque servant à indiquer une identité.

Toutefois, qu'est-ce qui rend tout cela possible ? Comment chaque mot arrive-t-il à désigner chaque chose ? Cette série de questions consiste à abandonner la manière ancienne fondant l'être sur le mot. Nous sommes amenés à faire une nouvelle approche de la relation des choses aux mots. Certainement, le mot a tendance à faire apparaître ; il permet de faire venir en la présence une chose. Il semble de toute évidence que la chose repose sur le mot qui la tient et la maintient en son être. Ce chemin doit être délaissé dans la mesure où nous questionnons l'essence de la parole par la parole. Car : « Le mot lui-même est le rapport, qui chaque fois porte en lui-même et tient la chose de telle sorte qu'elle « est » une chose. » (Idem, p. 154.). La bonne compréhension de cette phrase révèle que le mot qui semblait fonder les étants

est lui-même un étant. Il ne saurait fonder un autre étant dans la mesure où ce que nous cherchons en tant qu'essence ne peut être un étant. Dans cet exercice, nous voulons faire l'expérience de la pensée avec la parole. Le questionnement portant sur le fondement de la parole recherche les premières et dernières causes de la parole. « Toujours, le questionnement de la pensée reste une recherche en quête des premiers et derniers fondements. » (Ibidem, p. 159.). C'est pourquoi nous pouvons affirmer avec aisance que le mot en tant qu'étant ne peut fonder un autre étant. Alors, seul le fondement a capacité de laisser, de déployer l'essence.

Ainsi, sur le chemin de notre réflexion, nous ne parlons pas des choses mais plutôt de la parole. L'homme parle parce que dans le déploiement de la parole, celle-ci s'y adresse. Comme telle, la parole provient d'ailleurs. Dire que le mot octroie l'être de la chose ne peut être juste car comment comprendre : « Qu'une chose (le mot) fournit à une chose l'être » (Heidegger, 1976, p. 176.) s'il n'est pas lui-même l'Être. Nous sommes en face d'une situation confuse dans la mesure où le poète n'aménage aucun effort à répéter qu' : « Aucune chose ne soit, là où le mot faillit. » (Idem). Effectivement, le mot est une chose ; par conséquent, il ne saurait faire être. Devant cette difficulté, il nous faut bien comprendre avec toute la finesse de l'esprit ce que dit concrètement Heidegger au sujet de l'origine de la parole pour pouvoir sortir de ce cercle apparemment vertigineux.

Puisque nous voulons saisir la parole dans son essence, il est judicieux de partir de sa conception classique. Parler, c'est émettre des sons. En émettant des sonorisations, la parole désigne en montrant. On dira qu'elle fait signe c'est-à-dire qu'elle vient indiquer. Ainsi, « La parole est représentée à partir de l'activité de parler comme ébruitement vocal, comme un faire-entendre par la voix (*stimmliche verlautbarung*). » (Ibidem, p. 190.) À partir de la conception classique de la parole, celle-ci comprend ce qui montre, Heidegger dégage le problème qui suit :

Il s'agit bien plutôt de penser une bonne fois et de se demander si, dans la manière traditionnelle de se représenter cette structure, ce par quoi la parole tient au corps, à savoir qu'elle ne soit jamais autrement qu'en train

de résonner ou en train d'être écrite, est expérimenté d'une manière suffisante ; penser une bonne fois et se demander s'il suffit de ramener cette sonorité au seul corps représenté physiologiquement, et de la réduire au domaine métaphysique du sensible. (Ibidem).

La pertinence d'une telle objection tient du fait que l'animal, bien que doté d'une langue charnelle, ne peut être capable de parole. Cela va sans dire que le pouvoir de parler ne se limite pas à l'activité corporelle sinon Heidegger n'écrit pas : « Mais l'animal ne peut pas non plus parler. » (Ibidem, p. 201.)

La profondeur de cette remarque de Heidegger ouvre notre esprit sur un fait qu'on ignorait. Évidemment, si la parole était le simple produit du corps, les animaux allaient pouvoir parler. Or malgré les organes sensibles dont ils disposent, ils ne peuvent être capables de parole. Dès lors, l'essence de la parole doit être cherchée ailleurs que dans la production vocale. Pour ce faire, Heidegger pouvait choisir comme titre de la conférence, " Qu'est-ce que la parole ? " comme bien *Qu'est-ce qu'une chose ?*

Pour Heidegger donc, ni l'ébruitement, ni la sonorité, ni la mélodie ne sauraient déterminer le principe fondamental en tant qu'essence de la parole. C'est pourquoi se permet-il de signifier : « Que la parole rende un son, qu'elle ait un timbre et qu'elle tremble, qu'elle balance et qu'elle batte, cela lui est propre dans la même mesure que le fait ce qui est parlé en elle ait un sens. » (Heidegger, 1976, p. 192.) Avec les représentations courantes de la parole, nous ne pouvons pas percevoir dans toute sa clarté l'origine originelle de la parole. Pour aller plus loin, Heidegger attire notre attention pour dire que : « Ce qui sonne dans la voix n'est ainsi plus rapporté à de seuls organes corporels. » (Idem, p. 193.) D'où vient-il alors ? Voilà pourquoi, souvent, ce que nous pensons connaître a besoin d'une sérieuse méditation en vue d'une véritable connaissance. Pour Heidegger, parler c'est dire. Comme tel, parler veut dire laisser venir dans la clarté de son apparaître ; parler, c'est montrer. Il s'agit de déployer dans la présence.

"Aucune chose ne soit, là où le mot faillit." Signifie que, le mot sous la forme nominale, rend l'étant saisissable en le faisant venir au jour pour paraître dans la clarté. La parole est donc un ensemble de mots au fond duquel

les choses jaillissent. C'est pour dire que : « Les noms et les mots sont comme un fonds stable, destiné aux choses et ordonné à elles, et qui leur sont attribué pour qu'elles s'y exhibent. » (Ibidem, p. 212.) La parole est une source où le dire est puisé. Dès cet instant, toute chose disparaît du moment où le mot tombe en faillite. C'est en ce sens que Heidegger soutient que sans le mot, il ne peut avoir de chose. Évidemment, la thèse selon laquelle le mot porte la chose à être paraît confirmée, c'est-à-dire elle est une réalité.

Une chose est sûre, c'est par le mot que la chose rentre dans son paraître. Lorsqu'il fait défaut, s'ensuit que l'étant disparaît. Seul le mot tient l'étant en sa présence. En le gardant en sa présence, le mot le mot amène la chose à être. Alors, le mot ne consiste pas à nommer simplement, il fait venir à la présence. « C'est le mot seul qui accorde la venue en présence, c'est-à-dire l'être-en quoi quelque chose peut faire apparition comme étant. » (Heidegger, 1976, p. 212.) Ainsi, tout au long de la réflexion de Heidegger, nous saisissons parfaitement qu'« Aucune chose ne soit, là où le mot faillit. », revient chaque fois sous forme d'un refrain. Dans cette veine, nous redisons : « que seul le mot laisse être la chose en tant que la chose. » (Idem, p. 214.) Heidegger indique lorsque le mot faillit, il ne peut avoir d'étant.

La disponibilité de la chose repose sur le mot. Il y a une dépendance de la chose à l'égard du mot. Ce qui suppose que : « Le mot est ce qui amène une chose à être chose (*das wort be-dingt das ding sum ding*) » (Ibidem, p. 218.) Toutefois, le mot qui appelle la chose à apparaître, est-il le fondement de ce qui se déploie dans la présence ? Suivant la démonstration de Heidegger, le mot, en faisant advenir la chose en tant que chose, n'est pas la condition primaire. Seulement, le mot se brise pour laisser venir l'étant. Autrement exprimé, le mot porte la chose parce que celle-ci lui est confiée. Souvenons-vous que nous sommes en quête d'un chemin conduisant à la *provenance* de la parole. Il s'est révélé que le mot est le porteur de la parole. Par le mot, l'étant entre sur la scène de la présence. C'est-à-dire que l'étant ne parvient à la présence que grâce au mot.

Dans la rubrique de la quête de l'essence de la parole, Heidegger cite Nonalis comme suit : « Précisément ce que la parole a de propre, à savoir qu'elle ne se soucie que d'elle-même, personne ne le sait. » (Ibidem, p. 226.) Alors, ce que la parole tient de secret nous échappe. L'essentialité intime de la parole demeure ignorée. Nous sommes des mortels qui parlent pourtant nous n'avons pas des connaissances poussées touchant l'origine de la parole. Nous la connaissons peu, voire même pas du tout. Nous tenons la parole en tant qu'instrument de communication, mais son fondement reste inconnu. Ce qui voudrait dire que : « La capacité de parler, d'ailleurs, n'est pas seulement une aptitude de l'être humain, qui serait au même rang que les autres. La capacité de parler signale l'être humain en le marquant comme être humain. » (Heidegger, 1976, p. 227.) Qu'est-ce que cela veut dire ? En vérité, nous séjournons dans la parole. Par conséquent, point n'est besoin de chemin pour y aller. Notre souci fondamental est de parvenir à l'essence de la parole à partir de la parole elle-même.

Dans ce cas, nous avons l'obligation de renoncer à tout discours sur la parole. L'objet de notre débat n'est rien d'autre la parole comme telle. Nous décidons d'expérimenter la parole qui parle. Pour y arriver, Heidegger conseille de renoncer aux vieilles habitudes qui consistent à considérer la parole comme un simple moyen de communication. Il s'agit pour nous de : « porter la preuve de la parole en tant que parole. » (Idem, p. 228.) Seule cette formule est le chemin qui nous servira de fil conducteur nous permettant de réaliser le dessein qui nous attend. Nous devons comprendre que c'est dans la clarté de : « porter à la parole en tant que parole » (Ibidem, p. 229.) que nous réussirons à expérimenter ce qu'est véritablement la parole. Par expérience, à certains moments, pendant des situations embarrassantes, l'homme n'arrive plus à parler, c'est-à-dire que la parole lui échappe. On pourra dire que : « La parole lui fait défaut. » (Ibidem, p. 230.) Dans de pareilles circonstances, l'homme ne parle plus ; le silence s'impose à lui. Partant de ce constat, Comment parle la parole elle-même pour qu'elle puisse échapper à l'homme à des moments donnés ?

Nous voulons conduire notre pensée jusqu'au lieu-tenant de la parole. Lorsqu'on n'arrive plus à parler, c'est le silence qui gagne du terrain. Exprimé, dans cette situation, la parole cède la place au silence. Le silence se révèle comme l'abstinence de la parole ; être muet. Parler, c'est avant tout émettre des sons vocaux dans la mesure où : « La parole se monte, dans le parler, comme mise en œuvre des outils vocaux que sont : la bouche, les lèvres, la « barrière des dents », la langue, le gosier. » (Ibidem). C'est en ce sens que la parole est le laisser venir se montrer. La parole exige la compréhension du signe montrant le signifié. Comme indicateur, la parole désigne. Or, ce qui désigne ne cesse de faire signe. C'est pourquoi, selon Heidegger, parler est avant toute chose écouter. L'écoute précède donc la parole. L'on écoute que ce qui s'adresse à lui. Par conséquent, puisque la parole s'adresse à l'homme, celui-ci doit la recevoir en se mettant à l'écoute. Toutefois, qu'est-ce que l'homme écoute dans ce qui s'adresse à lui ? Il n'écoute que la parole. Heidegger le dit ouvertement en ces mots : « Parler est avant tout écouter. » (Heidegger, 1976, p. 241.)

Alors, la possibilité de parler la parole relève du fait que préalablement, l'homme, en écoutant la parole, la reçoit. C'est à ce moment que la parole nous parle, s'adresse à nous. À cet effet, « Alors, la parole parle elle-même ? Comment pourrait-elle opérer cette merveille, elle qui n'est pas équipée d'organes vocaux ? Et pourtant la parole parle. » (Idem). Désormais, dans une position de témérité, Heidegger conclut que ce n'est plus l'homme lui-même qui parle mais plutôt c'est la parole qui parle à l'homme. Partant, « Son dire tire sa source de la dite » (Ibidem). Heidegger opère une fracture dans la conception traditionnelle de la parole. Chez Heidegger, dans l'écoute de la parole en tant que laisser dire, ce dévoile toute perception à représentation. Autrement dit, la parole se donne à l'homme afin que ses organes vocaux, capables de mouvements, l'amplifient à leur tour dans la voix. Ce qui suppose que : « Dans le parler en tant qu'écoute de la parole, nous répétons, nous redisons, ie, nous disons à sa suite (*sagen wir nach*) la dite entendue. Nous laissons venir sa voix qui ne rend aucun son, et se faisant nous réclamons le son qui est déjà réservé, nous l'appelons, étant tendus vers lui. » (Ibidem, p.

242.) Dans cette formule, certaines expressions telles que ‘‘ nous répétons’’, ‘‘ nous redisons’’, ‘‘ la dite entendue’’ montrent bien que la parole vient d’une source lointaine autre que les organes de l’homme.

Dès lors, il est évident que l’homme, en recevant la parole l’accueille. Nous comprenons pourquoi l’homme n’est plus la provenance de la parole chez Heidegger. L’homme, À bien écouter Heidegger, est un récepteur de la parole. L’homme, en tant que canal, est chargé d’accueillir la parole, de la laisser venir à son niveau en écho. Avant de parler, l’homme entretient dans l’écoute un dialogue unilatéral avec la parole. La parole vient à l’homme dans une co-appartenance. C’est ainsi qu’elle « ... nous laisse parvenir au pouvoir de parler. » (Heidegger, 1976, p. 242.) En confiant la parole, la dite accorde la possibilité de parler à l’homme afin qu’en déliant la langue, la parole sone. Donc, l’homme ne produit pas la parole ; il la reproduit en tant que redire. À bien suivre Heidegger, on s’aperçoit que l’homme joue le rôle de messenger de la parole. La parole est la mandatant de l’homme. Ainsi, en le mandatant, l’homme représente le lieutenant de la parole. La dite est alors la source de la parole. Cette dite est la voie qui conduit ceux qui savent écouter à parvenir à la parole comme l’indique Heidegger : « en tant que ce chemin laisse ceux qui écoutent la dite atteindre à la parole. » (Idem, p. 244.). Heidegger vient à conclure que la dite, faisant chemin vers la parole, se l’approprie puis la prête à l’homme. C’est en ce sens que l’on peut soutenir la thèse selon laquelle : « ...l’être humain n’est capable de parler que dans la mesure où, appartenant à la dite, il lui prête écoute afin de pouvoir, disant à sa suite, dire un mot. » (Ibidem, p. 254.). Alors que ce qui a pouvoir d’accorder est l’Être. Dans cette perspective : « La parole a été nommée la « maison de l’être » » (Ibidem, p. 255.). En clair, l’Être est la source de la parole. C’est grâce à lui que l’homme arrive à parler.

Conclusion

La parole, elle que l’entend l’oreille ordinaire, tire sa source de deux choses : soit des mots sans lesquels il ne peut avoir de langage humain, soit elle provient de l’homme en tant qu’activité de l’homme. L’homme se comprend comme la provenance de la parole. Avec Heidegger, désormais, le

genre humain devient le canal-récepteur de la parole. Autrement dit, l'origine de la parole se situe au-delà de l'homme. C'est pourquoi elle s'adresse à l'homme et celui-ci la reçoit en tant que son messager en vue de la dire. La parole parle à l'homme avant d'être dite. Du coup, en comprenant le fondement de la parole qui ne se confond pas avec l'homme, Heidegger explique pourquoi les animaux ne parlent pas et que seul l'être humain est capable de parole. Pour pouvoir parler, il faut être capable de rester à l'écoute de la parole en se maintenant dans le réseau qui rend la parole possible. Ce fait échappe à l'animal. Dès lors, l'on pourra comprendre que les organes de sens ne suffisent pas pour parler.

Références bibliographiques

CHÂTELET François, 1965, *Platon*, Paris, Gallimard, 255 p.

COMTE Auguste, 1966, *Catéchisme positiviste, 9^{ème} entretien*, Paris, Editions Garnier Flammarion, 219 p.

HEIDEGGER Martin, 1976, *Acheminement vers la parole*, trad. Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier, Paris, Gallimard, 262 p.

HEIDEGGER Martin, 1983, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Roger Munier, Paris, Aubier-Montaigne, 191 p.

HEIDEGGER Martin, 2000, *Qu'est-ce que la métaphysique*, trad. Denis Huisman, Paris, Nathan, 144 p.

KOUASSI Kouadio L., 2011, « Penser la parole politique en Afrique : pour une démocratie et cohésion sociale durable », Dans *présence africaine* 2011/2 (n°184, pp. 131-146), 293 p.

OKAMBAWA Kolokunko W., 2005, « Parole et silence », Dans *parole et vérité*, (n° 24, pp. 97-111), Abidjan, RUCAO, 206 p.